

L'ESSOR

Numéro 227 - Septembre 2010 - 7,50 €

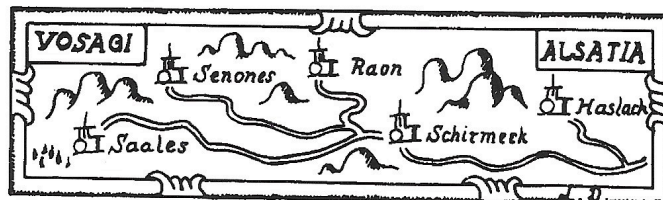
ISSN 0750 - 814 X

REVUE trimestrielle des A.C.C.S.
SCHIRMECK - LA BROQUE

Spécial Barembach



***Le Bas-Bout de Barembach
dans les années 1930***



ASSOCIATION CULTURELLE DE LA VALLÉE DE LA BRUCHE ET DE L'ANCIEN PAYS DE SALM

Comité de l'Association :

Denyse GESTER, membre d'Honneur

Paul LOISON, Président
 Joëlle WEILER, Vice-Présidente
 Jean-Marie PIERREL, Secrétaire
 Marie-Thérèse DESCHASEAUX, Secrétaire-Adj.
 François KIRMANN, Trésorier
 Bernard SCHNELL, Trésorier-Adjoint
 Josette BRUNISSEN, Gestion des abonnements
 Francis TISLER, Gestion des abonnements
 Gérard FISCHER
 Marie-Thérèse FISCHER
 Roger GODIÉ
 Michel GUISSÉ
 Suzy HEILIGENSTEIN
 Pierre HUTT
 André LEDIG
 Daniel MARGOGNE
 Jean-Benoît MORO
 Micheline THIOILLIÈRE

Prix du numéro : 7,50 €

Association ACCS-ESSOR :
 – agréée par le Ministère de l'Éducation Nationale
 – de droit local, sans but lucratif, inscrite
 au Registre des Associations au Tribunal
 d'Instance, Greffe permanent de Schirmeck
 (Vol. II, n° 21)
 – affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire
 et d'Archéologie d'Alsace
 – Commission Paritaire : 1013G83674

Gestion des abonnements

Josette BRUNISSEN
 Patronymes de A à K - Tél. 03 88 97 51 46
 Francis TISLER,
 Patronymes de L à Z - Tél. 03 88 97 36 23

Abonnement 2010 : 20 €

Etranger : 23 €

cotisation (facultative) : 2 €

A envoyer par chèque
au siège de l'Association

N° SIRET : 321.702 367.00012 – Code APE : 221E

Pour contacter l'ESSOR :

Siège social : 03 88 49 68 49

Président : 06 17 63 27 00

Mail : info@revue-essor.com.

Site : www.revue-essor.com

ESSOR - ACCS

B P 50032 - 67131 Schirmeck cedex

Ce numéro a été tiré à 1600 exemplaires

La reproduction des textes et des illustrations
 est interdite sans l'autorisation préalable de la
 Rédaction de l'ESSOR.
 Les textes publiés n'engagent que leurs auteurs.

Editorial

En 1969, dans une livraison d'une cinquantaine de pages, le curé Charles Pabst s'était déjà intéressé à l'histoire de Barembach en insistant plus particulièrement sur l'aspect religieux. Six ans plus tard, le 19 octobre 1975, la commune fêtait son millénaire et, Jean Jérôme, l'édile de l'époque, rédigea une petite brochure retraçant succinctement l'histoire du village. L'information des habitants n'en resta cependant pas là. En effet, sous la plume de différents auteurs, beaucoup de sujets et d'anecdotes sont venus agrémenter régulièrement les pages d'un journal communal intitulé hier « La vie Municipale » et « Barembach information » aujourd'hui. Enfin, pour les gens du village qui le lisent, L'Essor apporte de temps à autre une page d'histoire inédite ou un complément à tel ou tel sujet précédemment évoqué. Permettez - moi d'avoir à cette occasion, une pensée pour Claude Jérôme, ancien président de la revue et enfant de Barembach, auteur de nombreux articles tant dans le journal communal que dans notre revue.

C'est donc parfaitement conscients de cette situation que nous avons proposé au maire de la commune - chez qui nous avons organisé notre assemblée générale en 2009 - d'éditer un spécial Barembach. L'idée, immédiatement adoptée, fut suivie quelque temps après, d'une réunion avec des personnes potentiellement intéressées. La définition des sujets avec la condition expresse de ne pas reprendre ce qui avait été déjà traité et, la fixation d'une échéance étant arrêtées, l'équipe s'est mise au travail.

Lorsque fin août j'ai rencontré monsieur le maire pour régler ensemble quelques détails, j'ai remarqué avec quelle passion il parlait de sa commune et de la forêt. De la première, il a aimé rappeler combien sa situation géographique était privilégiée : le vallon dans lequel elle niche est dit-il perpendiculaire à la vallée ce qui lui offre - sans être isolée - une relative tranquillité et une facilité d'accès aux voies de communication. De la seconde, mais me permettra-t-on l'image, la forêt c'est un peu sa rose : les bénéfices qu'il en retire arrondissent le budget communal tandis que les effluves qu'elle dégage sont un enchantement pour lui comme pour tous les amoureux de la nature. Heureux d'être le digne successeur de ses aînés cet édile a conclu notre entretien en me rappelant également « l'hymne à la joie » qu'il a la fierté et toujours le plaisir de faire entonner le 1er de l'An par ses homologues de la vallée.

Si Barembach se distingua hier par son église-mère regroupant plusieurs filiales et localités, aujourd'hui c'est son maire qui se distingue par sa singularité. Ainsi va l'histoire des « mammelés » ... Bonne lecture à tous.

Paul LOISON

Sommaire

Editorial (Paul LOISON)	1
Barembach, un village et son territoire (Jean MELLINGER)	2
Les seigneurs de Barembach (M.-T. FISCHER)	12
En remontant le temps (Françoise HOUTMANN)	19
Histoire de Marguerite (Jean JEROME)	23
La côte des vignes / Vie économique (Gérard DOUVIER)	24
Carrière de la Sèche-Côte (André CHARLIER et Jean MELLINGER)	28
De la galocherie à la boucherie... (Françoise HOUTMANN)	31
Les cafés de Barembach (Jean et Laure MELLINGER)	33
L'orgue de Barembach (Thierry HASSLER)	38
Le journal d'un fils (Jean-Paul HORNUNG)	42
Le monument aux morts (Henri WERNER)	47
En parcourant la gazette (Pierre HUTT)	49
Qui était Charles Walter (Pierre HUTT)	52
La page de patois	53
Quelques faits divers et photos	54
Assemblée Générale 2010	56

Notre couverture

Le Bas-Bout de Barembach dans les années 1930

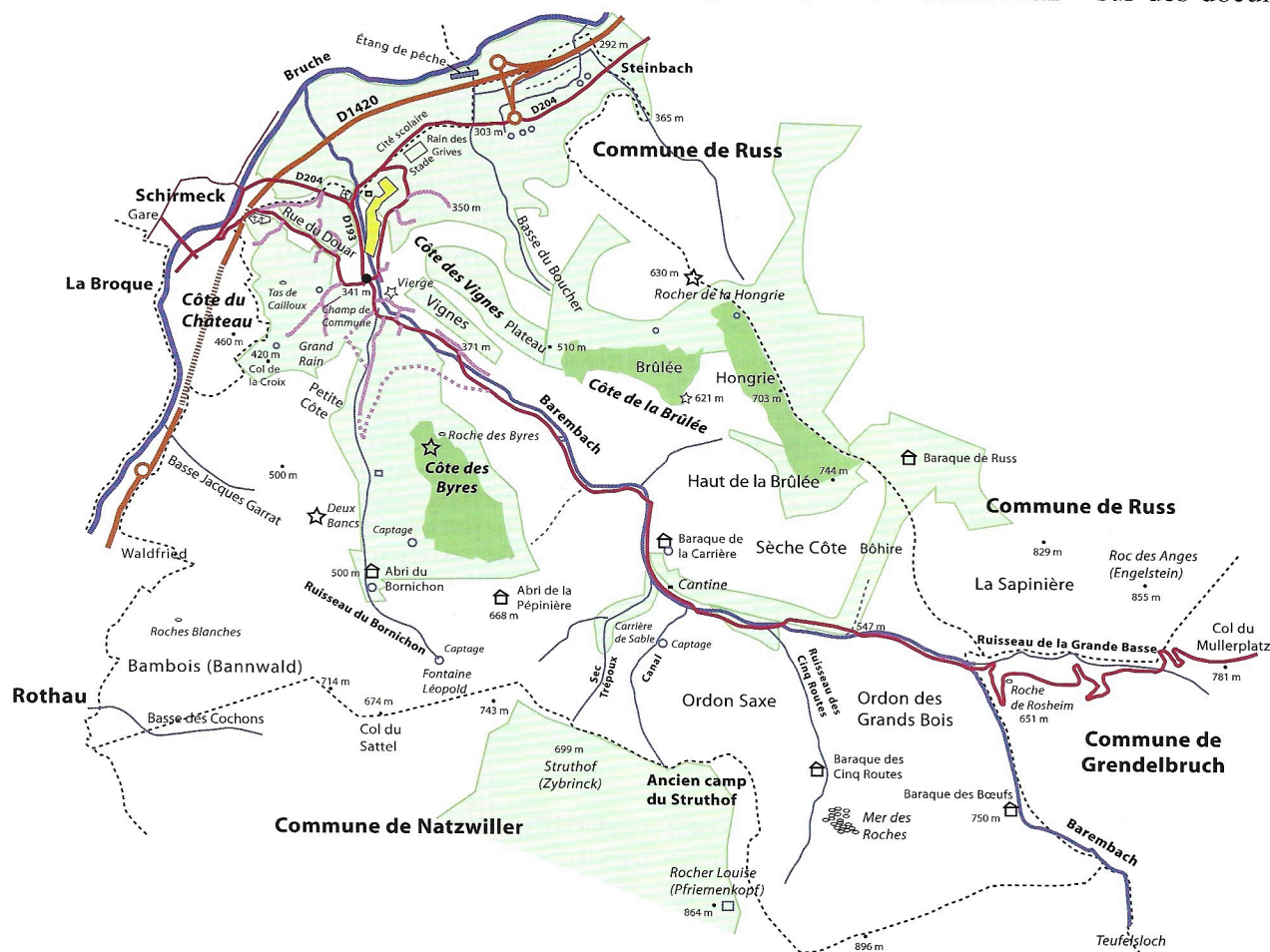
(Collection Françoise HOUTMANN)

BAREMBACH, UN VILLAGE ET SON TERRITOIRE

ETAT DES LIEUX

Le village de Barembach est logé en partie dans l'étroite vallée du ruisseau du même nom, ainsi que dans celle, encore plus exigüe, du ruisseau du Bornichon, mais s'étale par ailleurs sur des replats qui dominent le lit majeur de la Bruche de quelques dizaines de mètres (*voir le premier plan ci-joint*). La limite communale suit la route départementale D204

(630 m), un promontoire bien visible depuis le village et la vallée de la Bruche, alors que le nom de Hongrie porté sur les cartes désigne les pâturages communaux situés au sud-est.⁽¹⁾ En continuant dans cette dernière direction, on voit que les limites communales ne suivent plus les lignes de crêtes. Seule la frontière avec Grendelbruch est naturelle: elle suit le cours supérieur du Barembach (désigné à tort comme étant « le Teufelsbach » sur des documents



Plan n° 1. Le territoire communal de Barembach. Fond topographique utilisé: carte de randonnée TOP 25 Mont Ste-Odile (etc.) 3716 ET de l'IGN. Explications dans le texte. Tirets: limites communales. Étoiles: panoramas. Cercles bleus: sources et captages. Les principales voies de communication sont en brun ou en rouge, les rues secondaires du village en rose.

(Schirmeck–Russ) à l'est du cimetière, qui se trouve de l'autre côté. Cette limite longe ensuite le ruisseau de la Basse du Boucher et la voie express D1420, qu'elle franchit près du hameau de Steinbach (« Stemba », en patois), sans jamais atteindre la Bruche. Le ruisseau de Steinbach marque la limite avec la commune de Russ, jusqu'au niveau d'un captage (cote 365 m), mais après ce diverticule la frontière intercommunale revient en arrière et suit une ligne de crêtes qui passe par le rocher de la Hongrie

contemporains), dont on notera qu'il s'écarte brusquement de l'axe du vallon qu'il a suivi jusqu'ici, la Grande Basse, où coule un affluent sans nom sur les cartes, mais que les anciens appelaient très logiquement « ruisseau de la Grande Basse ». Ce dernier

(1) Le promontoire que je propose de nommer « Rocher de la Hongrie », sans nom sur les cartes, aurait été appelé autrefois « l'Ardoise », mais comme il n'est pas formé de ce type de roches (schistes), je n'adopterai pas cette dénomination.

n'est qu'un affluent du Barembach, puisqu'il est plus court et que son débit est inférieur à celui du Barembach, car son bassin-versant est moins étendu. La Grande Basse mène au col du Mullerplatz.

Le hameau de Steinbach existe depuis des temps immémoriaux. Ses maisons sont situées de part et d'autre du ruisseau, mais toute l'administration en est confiée à la commune de Russ. Le ruisseau de la Basse du Boucher, qui est un ruisseau à truites, s'établait autrefois sur des cailloutis dans les prés humides du lit majeur de la Bruche en formant ce que nous appelions autrefois « le chemin d'eau ». Les vairons (« grevelles », en patois) y pullulaient. Pour exploiter les prés de fauche situés entre la Bruche et la D204, on empruntait un chemin rural (privatisé depuis) qui longeait le ruisseau et se poursuivait par ce chemin inondé, grouillant de vie. La construction de la voie express et de son échangeur a modifié la situation. Ce ruisseau rejoint le Steinbach en longeant la voie express. L'étang de pêche de Barembach, qui est à cheval sur la frontière entre Barembach et Schirmeck, a conservé son alimentation en eau, grâce à un tuyau qui passe sous la D1420. L'espace compris entre la D1420, la D204 et ces deux ruisseaux (Steinbach et Basse du Boucher) a été classé en zone humide remarquable, car on y trouve toute une série d'espèces de plantes et d'oiseaux caractéristiques de ce type de milieu, ainsi que des batraciens (grenouilles, crapauds et tritons). Cette zone humide est également alimentée par des sources (*cercles bleus*, sur le plan).

Au sud, la frontière avec Natzwiller atteint l'altitude maximale du banc communal, soit 896 m, le long de la route du Champ du Messin (Minzfeld). Natzwiller bénéficie encore des captages d'eau potable effectués à proximité sur le versant de Barembach, l'eau étant stockée au Rocher Louise. Comme la commune de Neuviller-la-Roche occupe tout le fond de la vallée de la Rothaine, Natzwiller ne pouvait pas y prendre son eau. Or, Natzwiller était à l'origine une annexe de la paroisse de Barembach, qui au moment du partage lui a cédé les terrains indispensables à sa survie.

La partie de Barembach la plus récemment urbanisée se confond presque avec Schirmeck, alors qu'avant la déprise agricole des années 1950–60 les deux localités étaient largement séparées par des prés de fauche. Le plan indique (*en vert clair*) quelle était l'étendue des prés et des champs (à part une

zone de bosquets sur le flanc ouest de la Côte des Byres), ainsi que l'étendue des vignes, avant cette date, d'après une ancienne carte du Club Vosgien. Les pâturages communaux réhabilités en 1978–1980 sont *en vert foncé*. Ils étaient évidemment bien plus vastes auparavant, ce qui permettait d'y conduire deux grands troupeaux, l'un de vaches laitières (jusqu'à 170 têtes), l'autre de chèvres, plus quelques brebis, durant la belle saison, sous la garde des deux hardiers et de leurs chiens. Dans la première moitié du XIXe siècle, il y aurait eu un troupeau communal de porcs.

La Basse du Boucher est encore presque vierge d'habitations; il faut souhaiter que cette situation soit pérennisée. Quant à la Grande Basse, qui a été largement « mitée » avant l'adoption du POS, je souhaiterais, au moins, que les traces des divers cabanons soient effacées. Grâce au travail de l'Association Foncière Pastorale du village, les zones de forêts et de friches les plus gênantes pour l'ensoleillement et la beauté du paysage ont été largement éliminées. Il reste encore beaucoup à faire. Mais le dévouement des bénévoles serait inutile sans le relais pris par les bovins dans l'entretien de ces nouveaux pâturages.

La filiation entre Barembach et Schirmeck a laissé des traces. Le cimetière de Schirmeck se trouve sur le territoire communal de Barembach, le long de la rue du Douar, qui de tout temps permettait de se rendre à Schirmeck. Mais, pour pouvoir construire le tunnel de Schirmeck et ses accès, il a fallu détruire les quelques maisons qui occupaient la partie supérieure du raidillon final de cette rue, la « Steige », et construire un énorme pont par-dessus la voie express. Ainsi, les habitants de Barembach peuvent-ils continuer d'aller à pied à Schirmeck par le plus court chemin, par exemple pour se rendre au marché et à la gare SNCF.

Le village a colonisé successivement trois vallons: le vallon du Barembach, le vallon du Bornichon, dont le petit ruisseau se jette dans le Barembach au niveau de la mairie, et un troisième vallon, sans nom, qui descend du col de la Croix (420 m d'altitude, croix de mission de 1861)⁽²⁾, au pied duquel se trouvent des sources, mais dont le

(2) L'appellation de « Croix Walter » est inexacte. Les anciens l'appelaient « Croix du Champ de Commune ». Le patronyme Walter n'est apparu qu'en 1890 à Barembach (voir l'article sur les cafés).

ruisselet a été en partie couvert de constructions et détourné de son cours naturel. Les pentes situées de part et d'autre de ces trois vallons sont dissymétriques, les plus raides étant formées au pied des trois grands reliefs qui entourent le village: la Côte du Château, la Côte des Byres et la Côte des Vignes (voir le plan; on notera que j'ai redéfini cette dernière côte, par rapport aux cartes officielles, et rajouté quelques lieux-dits oubliés). La numérotation unique des maisons a été abolie en 1972 et les rues ont été nommées séparément.

La plupart des maisons anciennes sont alignées au pied de la Côte des Vignes, depuis le n° 22 de la rue des Oies jusqu'à la dernière maison de la rue des Juifs, en passant par la ruelle (non carrossable) qui monte vers la Haute-Roche (dite « la Vierge »), la rue du Moulin (très étroite), la rue des Vignes (non carrossable et en cul-de-sac), la partie supérieure de la rue Principale, la rue du Haut-Bout et la rue des Juifs.⁽³⁾ La rue des Vignes et les deux dernières rues citées sont soutenues par des murs dont l'entretien occasionne périodiquement des frais considérables. Quelques sentiers abrupts donnaient aux habitants un accès direct aux jardins et aux vergers bien ensoleillés de cette Côte. Ces maisons bénéficient également d'un excellent ensoleillement. Au pied du versant qui est orienté vers le sud-ouest, elles se trouvent bien à l'abri des bises du nord-est et profitent au maximum du soleil. C'est sur ce flanc de la Côte des Vignes qu'on avait planté des vignes. Il y en avait 7 hectares en 1845.⁽⁴⁾ La Vierge est une grotte de Lourdes artificielle, aménagée en 1920.

Les anciens habitants de ces maisons étaient en général dépourvus de ressources agricoles suffisantes pour pouvoir en vivre décemment. Souvent, leurs minuscules étables ne pouvaient loger qu'une ou deux chèvres. Le chauffage des habitations et la cuisson des aliments utilisaient le bois d'affouage, et parfois même les taillis de noisetiers des environs, qu'on exploitait à la serpette (on disait « aller aux cors ») et dont on traînait derrière soi les troncs réunis en fagot. Les genêts secs (« toques ») étaient

également utilisés. Les pâturages communaux de la Brûlée offraient aussi la possibilité de créer des champs sur brûlis (trépoux, essarts), pour nourrir les familles nécessiteuses. La commune les donnait en location pour 6 ou 9 ans, imposait un système de rotation des cultures et la plantation d'un cerisier. Quelques-uns de ces arbres subsistent encore.

Par endroits, le ruisseau occupe le bas de la Côte des Vignes et empêche toute construction. On notera, sur le plan ci-joint, que le Barembach pénètre dans le haut du village en passant au pied du mur de la rue des Juifs (*trait rose*, au sud-est de la cote 371 m), à distance du bout de la rue Principale (dessinée *en rouge*). Il passe ensuite sous le premier pont du village, laissant la rue du Haut-Bout (*en rose*, au nord-ouest de ce point) et la rue Principale loin de sa rive droite. Ce fond de vallon correspond au lieu-dit « Landesmatt » d'autrefois. Puis le ruisseau revient de l'autre côté de la rue Principale, juste en aval de l'ancienne boulangerie Trotzier (n° 56), et serre de près la Côte des Vignes. Il passe ensuite sous le cinquième pont, qui donne accès à la rue des Oies (autrefois, « le Bout des Oies ») depuis la place de l'église (à 341 m, centre du village). Cette rue, qui ne conduisait autrefois qu'aux champs humides du secteur est et au dépôt d'ordures (appelé alors le « Péquis des Chevaux », car on y enterrait aussi les animaux morts), a été rallongée depuis une vingtaine d'années jusqu'au point coté 350 m, pour fournir un accès aux nouvelles maisons. Cette voie permet aussi de rejoindre la route départementale D204 et l'échangeur de la voie express D1420.

Le ruisseau continue en longeant la route du cimetière (D193, appelée traditionnellement « la Route ») et passe sur une centaine de mètres en souterrain sous l'usine Mécaterm et son parking (*en jaune* sur le plan). Après l'espace vert de la Maison pour Tous (la « MJC », *petit carré vert*), le ruisseau passe sous un sixième pont, celui de la D204, et continue sur le territoire de la commune de Schirmeck.

Laissons donc notre ruisseau poursuivre son cours et voyons comment les maisons du village ont conquis les deux autres vallons. Dans le bas du vallon du Bornichon, les constructions se sont presque toutes alignées au pied de la Côte des Byres. Ce vallon est orienté nord-sud, ce qui est évidemment moins intéressant que le pied des Vignes. Mais il y a aussi des jardins, des vergers, et même des prés et

(3) Il n'y a jamais eu de Juifs à Barembach. C'est un sobriquet très ancien, qui stigmatisait les occupants de cette rue au XIXe siècle, de pauvres hères, marginaux, dont le langage et les psalmodies ont été comparés par leurs voisins à de l'hébreu !

(4) LUTZ (R.), 1980. – La viticulture dans le canton de Schirmeck. L'ESSOR, n° 107 (juillet 1980), p. 15–16.

des champs sur les pentes à l'arrière de ces maisons, à défaut de vignes. La rue du Heydé, qui suit le ruisseau du Bornichon en rive droite, était autrefois en cul-de-sac, mais on peut maintenant s'en échapper par un chemin carrossable qui la relie, à mi-hauteur, au chemin du Champ de Commune (*en pointillé* sur le plan) et même à la rue du Rain, tandis qu'un autre itinéraire de secours relie son extrémité au haut de la rue Principale (*en pointillé*, également).

Le troisième vallon correspond à la rue du Presbytère et à son diverticule plus récent qui est la rue du Rain. Toute la zone de terrasses agricoles du Champ de Commune, du Grand Rain et de ce vallon sans nom, jusqu'à la rue du Douar (*en rouge*) qui passe en contrebas, est formée de masses argileuses d'épaisseur inconnue, produit de l'altération des roches volcaniques locales. L'eau y circule sournoisement en profondeur et les eaux du ciel n'y trouvent plus d'exutoires naturels. En 1800, la seule construction était le presbytère, qui se trouve pratiquement au carrefour de la rue du Douar. Vers 1900, le boulanger-épiciers-mercier Clément Karle, dont le magasin était au n° 9 actuel de la rue, fit construire un grand bâtiment agricole au-dessus du potager du curé, le « hallier » (incendié en 1994). En 1928, la commune a construit au-delà du presbytère et de son mur d'enceinte un bâtiment abritant la batteuse mécanique (ateliers communaux actuels). Des maisons plus ou moins isolées ont ensuite peuplé cette zone, jusqu'à la quasi-saturation des possibilités de construction. La distribution d'eau potable est en effet limitée à l'altitude de 390 m dans tout le village.

La bizarre dénomination « Douar »⁽⁵⁾ vient de « Doïard », mot qui désignait l'espace encore inhabité qui séparait Barembach de Schirmeck. Un nom autrefois utilisé pour faire peur aux enfants : « Si tu n'est pas sage, je vais appeler le Bas-Bout du Doïard ! ». Cette menace évoquait un monstre mystérieux qui sévirait dans ces parages désertiques, mal éclairés de nuit, ouverts à tout vent et dotés d'un cimetière. Brrr ! La partie continue du village s'arrêtait vers 1900 à la maison forestière d'alors (le n° 3 actuel). Des maisons isolées ont été construites au-delà, comme l'ancienne maison du sabotier (n° 26 actuel).⁽⁶⁾ Les choses ont bien changé, mais il subsiste heureusement dans ce quartier du « Bas-Bout » des espaces agricoles anciens, inoccupés, qui ont

défié plusieurs tentatives de lotissement. Un peu d'air ne fait pas de mal, dans un village aussi resserré. La rue de la Côte du Château continue, depuis le Moyen-Âge, de conduire au château « Schirmeck », ainsi baptisé par l'évêque de Strasbourg, qui l'a fait construire vers 1300. Le Bas-Bout, comme le Bout des Oies, a servi de zone d'extension pour Barembach. On y a construit à droite et à gauche des rues, ou dans des impasses nouvellement créées, y compris des deux côtés de la rue des Champs de la Ville, qui sépare la vieille commune de sa plus jeune voisine et relie entre eux les deux cimetières.

UN COUP D'ŒIL EN ARRIERE

Avant la pose de conduites d'eau potable souterraines (1872–1905), la proximité d'un ruisseau ou d'une fontaine était vitale, dans un village presque totalement dépourvu de puits. Personne sans doute ne faisait sa lessive dans le ruisseau. Dans mon enfance, il y avait encore une douzaine de fontaines communales, bien réparties : (1) place du Haut-Bout, (2) en face de la boulangerie Troztier, (3) devant le n° 38 de la rue Principale, (4) au départ de la rue du Heydé et (5) près du n° 19 de cette rue, (6) en face de la mairie-école, (7) au pied de la rue des Vignes, (8) en face de la nouvelle boulangerie Karle sur la place de l'église, (9) le long de la Route sous l'église, (10) en face du n° 13 de la rue des Oies, (11) en face du café Walter, et la dernière (12) en face du presbytère, mais pas plus loin dans la rue du Douar ni en remontant la rue du Presbytère. Il y en avait autrefois dix-sept. Elles ont été d'abord construites en bois, puis en grès, avec des conduits en fonte. Témoins d'un monde agricole où l'eau était gratuite. L'eau potable du village a d'abord été prélevée dans le ruisseau, à partir d'un barrage situé sous le pont des Vaches, décantée dans un réservoir souterrain, encore visible en aval, et distribuée par des tuyaux en bois. Plus tard, un captage a été aménagé dans le vallon du Canal) était stockée dans deux réservoirs, l'un en aval du précédent (plan : *carré bleu*, sous le b de Barembach) et un autre près de la Route Rapide

(5) Une erreur administrative est à l'origine de l'oubli du « d » final.

(6) JÉRÔME (C.), 1985. – Les galoches de Barembach. L'ESSOR, n° 127 (juin 1985), p. 9–11. L'état des constructions le long de cette rue en 1914 est visible sur le panorama du village publié par l'ESSOR en 1996 dans son ouvrage « Nos vallées au souffle du passé », page 105.

(désaffecté). Plus tard, on y a ajouté des captages dans le vallon du Bornichon, qui alimentent un autre réservoir dans ce deuxième site (plan: *carré bleu*).

Le village plus que millénaire de Barembach a conservé quelques traits de son organisation typique d'avant la déprise agricole. Les maisons les plus anciennes n'ont pas encore été recensées, mais se trouvent plutôt dans le haut du village, qui a échappé au gigantesque incendie de 1875. La maison située au n° 62 de la rue Principale, côté ruisseau, porte la date de 1863. L'angle du n° 45 (ancienne épicerie d'Eugénie Didier) porte un cartouche en relief où l'on peut lire « F.D.M. 1813 ».

Deux photos prises lors de l'incendie de l'église et d'une grande partie du village (14 mai 1875) permettent d'en localiser quatre autres, restées intactes de part et d'autre de l'église détruite.⁽⁷⁾ Deux se trouvent au nord-est (actuellement sur la place du village, n° 1 et 2-3 rue Principale) et deux autres au sud-ouest (n° 3 et 5, rue du Presbytère). Par contre, le presbytère, distant d'une centaine de mètres vers le sud-ouest, n'avait gardé que ses murs.⁽⁸⁾ Il fut reconstruit. Ce bâtiment a été récemment privatisé et réaménagé, son jardin et ses appentis en bois démolis, mais le bel escalier double d'origine et la croix au-dessus de la porte d'entrée ont été préservés.

À l'origine, ce bâtiment n'était pas un presbytère, mais la propriété d'un habitant assez aisé. Il est possible qu'il ait servi d'école. En 1800, l'instituteur était l'un de mes ancêtres, Jean Baptiste Argant, marié et père de trois enfants, tous nés à Barembach (de 1800 à 1804). Il est mort le 1er juillet 1806 à Dinsheim(-sur-Bruche), assassiné dans les vignes d'après ce qu'on m'a rapporté. La commune a décidé d'acquérir le bâtiment en 1808, pour y aménager, dans un premier temps, une école (salle de classe et logement de l'instituteur) et un presbytère (logement du curé et salle de réunion). Le 6 avril 1812, la municipalité adressa une lettre aux autorités épiscopales de Nancy pour réclamer un curé, signalant que le vaste presbytère était prêt pour le recevoir.⁽⁸⁾ Il disposait même d'une alimentation en eau

de source sur son évier. On peut donc supposer que ce n'était plus une école à cette date. Un nouveau curé arriva en 1813. La paroisse de Schirmeck était devenue indépendante. L'église rurale de Barembach, attenante au cimetière, tombait en ruine bien qu'elle ait été reconstruite après la guerre de Trente Ans (en 1732). Le chemin qui permettait de s'y rendre depuis le village était souvent impraticable, inondé par le ruisseau. On envisageait d'en construire une autre, au centre du village, c'est-à-dire à l'emplacement de l'église actuelle. Ce qui fut fait en 1825. Incendié en 1875, elle fut remplacée (1877-79) par l'église actuelle. Le dernier curé de Barembach a pris sa retraite en 1998.

La construction d'une « maison commune » (mairie + école) à l'emplacement actuel est signalée en 1835-37, la nomination d'une sœur-institutrice (donc pour les filles) en 1845, ce qui est tôt par rapport aux autres communes de la vallée. La maison commune a été agrandie en 1860.⁽⁹⁾ Sauf l'asile (école maternelle), plus proche de l'église, ces bâtiments ont échappé à l'incendie de 1875.

La carte de France des Cassini, établie d'après des relevés effectués de 1756 à 1789, montre bien l'ancienne église rurale et localise trois moulins *flèches sur la carte ci-jointe* le long du ruisseau, nommé Berbach. Le premier moulin, situé en contrebas de la confluence avec le ruisseau du Bornichon, aurait été situé en amont du « pont des Oies », derrière l'ancienne maison de Mlle Marie-Jeanne Brignon, détruite en 2000 pour créer le parking central. La construction (reconstruction ?) d'un moulin appartenant à Charles Brignon a été autorisée par une ordonnance du 23 mars 1848, mais il fut détruit par l'incendie de 1875. On dit qu'il servait de pressoir à huile de noix, mais qu'il y avait aussi une huilerie en aval le long du ruisseau. Le deuxième moulin figuré sur la carte des Cassini se trouvait en amont de la confluence Bornichon-Barembach; il a peut-être donné son nom à la rue du Moulin, qui surplombe la rive droite. Le troisième est identifié sur cette carte par la mention « scierie » et se trouvait beaucoup plus en amont. Les archives confirment la présence d'une scierie communale sur la Landesmatt. On trouve encore, le long du ruisseau, les traces des prises d'eau et des canaux de deux moulins: celui qui actionnait cette scierie (qui correspondrait au n° 69,

(7) JÉRÔME (C.), 1988. – Le cas du terrible incendie de Barembach en 1875. L'ESSOR, n° 138 (mars 1988), p. 19-24.

(8) PABST (Ch.), 1969. – Histoire de Barembach. Imprimerie J. Girold, Schirmeck, 54 p. Complété par la plaquette de la mairie de Barembach éditée en 1975, Millénaire de Barembach (1974-1975). Imprimerie J. Girold, Schirmeck, 16 p.

(9) MOINAUX (P.), 1983. – Les progrès de l'instruction primaire dans la Haute Vallée de la Bruche au XIXe siècle (suite et fin). L'ESSOR, n° 120 (octobre 1983), p. 17-20



Figure 1. Carte de Cassini (extrait). Explications dans le texte.

rue Principale), et le moulin à grains autrefois situé derrière le n° 56, non signalé sur cette carte et incendié dans les années 1920. La force hydraulique du Barenbach a donc été exploitée avant 1800, et encore bien plus tard. Cette énergie fut à l'origine de l'industrialisation, vers 1850.

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, le village occupait en gros les mêmes rues. Il y avait sans doute un simple chemin carrossable pour descendre au cimetière, chemin transformé plus tard en D193 (« la Route »). Cet accès principal du village a été rebaptisé rue du Maréchal de Lattre de Tassigny. Avant cela, la dernière maison sous l'église devait être la fabrique de navettes en bois et autres accessoires pour la filature et le tissage du coton, construite en 1854 par Jean-Frédéric Glaszmann.⁽¹⁰⁾ Sans doute utilisait-il aussi la force hydraulique. Son ancienne maison d'habitation est toujours debout près de l'église : c'est le n° 1 de la rue Principale. L'emplacement de la fabrique est occupé par l'entreprise de menuiserie-ébénisterie Wecchaidier. Après la retraite de Jean-Frédéric, son fils Camille reprit l'affaire et y ajouta en 1896 un atelier de tissage juste en-dessous de la première fabrique, toujours le long du ruisseau. Il fut agrandi en une usine plus moderne. En 1910, une machine à vapeur remplaça la turbine à eau. Les Ets Bongard (1961), puis Mécatherm (1964) ont repris les bâtiments de l'usine Glaszmann. Mécatherm s'est

(10) JÉRÔME (C.), 1986. – Les établissements Glaszmann de Barenbach. L'ESSOR, n° 132 (septembre 1986), p. 20–23.

considérablement agrandi, occupant tout l'espace disponible entre la rue des Oies et la route D204.

Avant la guerre de Trente Ans, Barenbach ne comptait guère qu'une dizaine de maisons. Après cette hécatombe, la croissance démographique s'est amorcée : 74 foyers en 1760, 516 habitants en 1791, mais la population augmente peu jusqu'en 1820 (744 habitants), pour atteindre ensuite des sommets en partant de 841 habitants en 1826 jusqu'au nombre record de 1080 habitants en 1851.

Après cette date, on a atteint un nouvel équilibre, entre 750 et 900 habitants jusqu'à nos jours.^(8,11)

Le village d'avant 1950 avait non seulement quatre cafés, mais deux boulangeries (Trotzler, la plus ancienne, au Haut-Bout ; Karle, sur la place de l'église), deux épiceries (Didier, n° 45 rue Principale – Magnoste, n° 36-37 rue Principale), un bazar (Durand, en face de l'église, n° 4 rue Principale), un boucher-charcutier (Jean Storz, n° 7 rue du Presbytère), un charron (Joseph Douvier, au n° 3 rue du Presbytère, maison inchangée), un maréchal-ferrier et serrurier (Paul Jacquot, dont l'atelier subsiste au n° 2 rue des Oies). Et j'en ometts sans doute, car les dates d'ouverture et de fermeture des divers commerces et ateliers artisanaux restent à établir : le sabotier (qui était autrefois en face de la mairie), la menuiserie Bande (devenue une entreprise de transports et de pompes funèbres), la première supérette (Coop, dans les locaux de l'ancien café Karle), la ferblanterie et commerce d'électro-ménager Harquel, les garagistes. Tout cela pour rappeler que Barenbach était alors un village relativement autonome, du point de vue commercial et artisanal.

Le passé agricole du village a laissé des traces permanentes sous la forme de terrasses agricoles et

(11) KINTZ (J.P.), 1977. – Paroisses et communes de France. Bas-Rhin. École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 688 p. Comme Barenbach possédait encore un quartier de Rothau, cédé à cette commune en 1890, ces statistiques peuvent être faussées.

de murs de pierres sèches. Les murs séparaient zones cultivées, pâturages et forêt communale, selon une coutume qui semble propre aux territoires épiscopaux en Alsace. Ils seraient antérieurs à la guerre de Trente Ans. L'ensemble des habitants les auraient édifiés, dans le cadre d'une corvée d'Ancien Régime. C'est donc un monument historique. Les terrasses agricoles étaient parfaitement visibles dès 1875 (photos prises après l'incendie). Elles étaient labourées ou sarclées. Céréales, pommes de terre, trèfle et luzerne étaient cultivés en rotation. Certains y ajoutaient du maïs et des betteraves fourragères. Après son introduction, la pomme de terre a joué un rôle essentiel dans l'alimentation, avec le lait et ses dérivés (beurre, caillé de lait frais, plus rarement des fromages). L'engrais était fourni par les fumiers qui trônaient près des maisons, avec leur fosse à purin. Les plus grandes terrasses, souvent plus pentues et de ce fait plus sèches, étaient des prairies permanentes. Les propriétaires dépourvus d'un train de culture travaillaient à la force des bras, ou faisaient appel aux quelques vrais « laboureurs » qui disposaient d'un attelage de bœufs ou d'un cheval de trait, ainsi que d'une charrue, d'une voiture à foin, etc. pour les travaux les plus lourds.

L'épierrage de certaines terrasses agricoles a laissé des traces. On trouve un énorme amas de pierres, le « Tas de Cailloux », à mi-hauteur sur le flanc est de la Côte du Château. Il provient d'une opération d'aménagement de prés ou de terres cultivables sur les terrasses supérieures du versant, ce qui a nécessité un épierrage massif et sans doute collectif. Sa forme en croissant, ouvert vers l'ouest, indique encore la provenance des pierres. Un autre amas de pierres se trouve à mi-hauteur de la Côte des Byres. Des tas de pierres petits et nombreux existent aussi sur les anciens pâturages communaux. Les pâtres étaient sans doute les responsables du ramassage des pierres qui les forment. Lors de la réfection des pâturages, beaucoup de ces amas ont été réunis par les engins mécaniques.

Ces pierres n'ont sans doute pas été utilisées dans la construction des maisons et de leurs murs, car trop petites et de forme trop irrégulière. La diversité des roches utilisées, observables par exemple dans ce qui reste du mur du potager du presbytère, montre qu'on les a prélevées en forêt, à divers endroits, ou dans la Bruche. Une carrière de sable était à la disposition des habitants, entre le Sec Trépoux et le Canal.

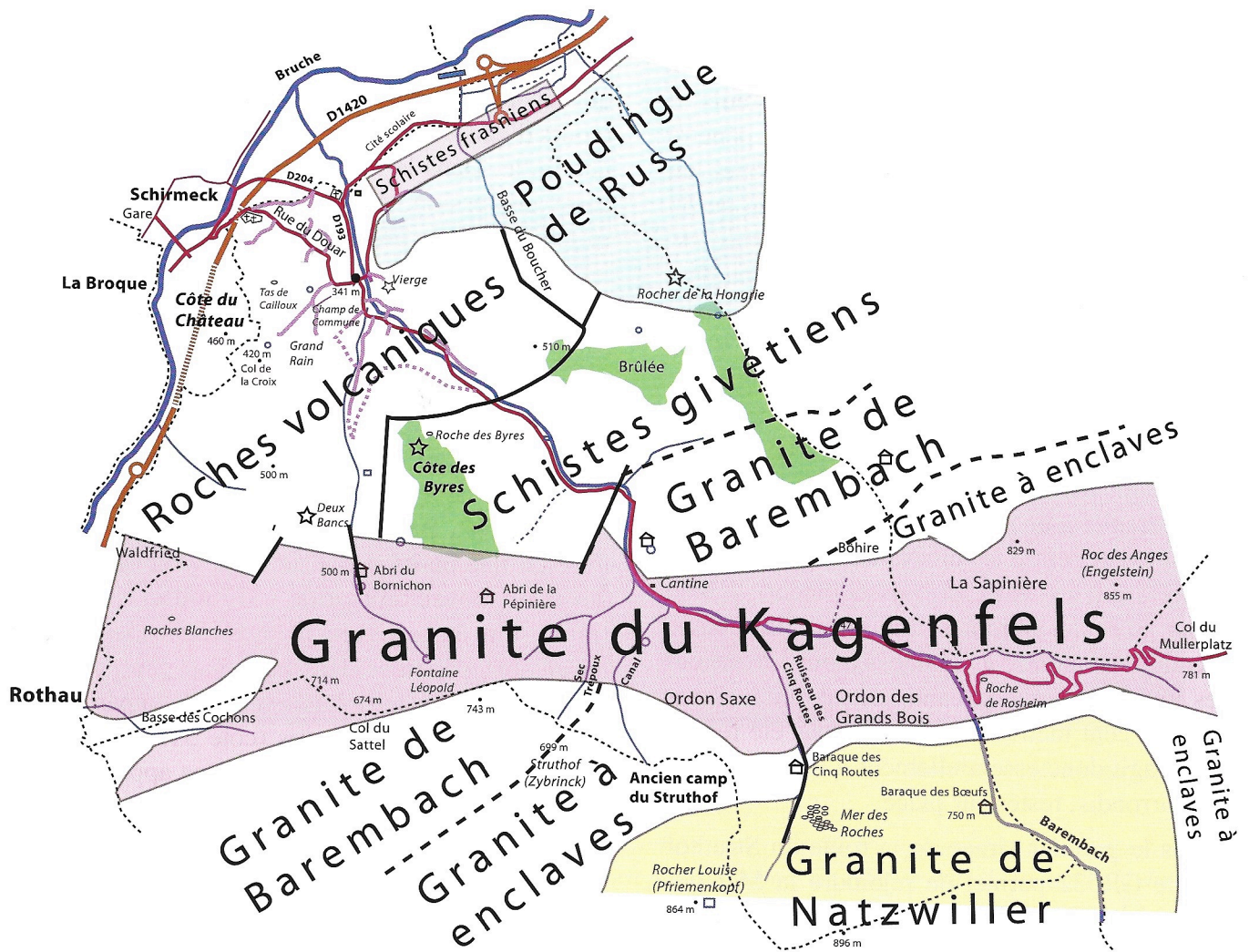
ET POUR FINIR, UN PEU DE NATURE

Le caractère nettement montagnard de Barembach en fait un site privilégié pour le randonneur. On emprunte le GR5 pour monter au Struthof. Il passe par deux beaux panoramas, celui du col de la Croix, puis celui des Deux Bancs. Je voudrais rétablir cette dénomination, qui semble oubliée. Et j'espère qu'on remplacera l'unique banc actuel par deux exemplaires du même modèle. Pourquoi ? Entre 1930 et 1960, tout le monde parlait des Deux Bancs pour désigner ces lieux, une plate-forme naturelle sur d'énormes rochers d'origine volcanique. Elle a été constamment équipée de deux bancs orientés vers le village, qui faisaient entre eux un angle très ouvert. Dans les milieux cultivés, on disait que c'était l'endroit où Herrmann et Dorothee se rencontraient. Ce sont les héros d'un chef-d'œuvre de Goethe, écrit en 1798. Romantique, non ?

En poursuivant son chemin sur le GR5 en direction du Struthof, on passe brusquement des roches volcaniques au granite (*voir le deuxième plan, consacré à la géologie*). Ce granite clair (un leucogranite), à gros cristaux, se distingue des autres granites (ou granodiorites) du massif du Champ du Feu par sa composition et par sa formation plus tardive.⁽¹²⁾ Il s'agit d'un immense filon, qui s'étend depuis la Waldfried et la rue des Déportés à Rothau, jusqu'au château du Kagenfels vers Sainte-Odile, puis vers le sud où il recoupe la route qui relie Andlau au Hohwald. On lui a donné le nom de « granite du Kagenfels ». Comme il s'altère facilement, il est responsable de la formation de gros rochers arrondis, dont les formes évoquent des sculptures contemporaines. Les Roches Blanches (vers Rothau) et le Roc des Anges (près du Mullerplatz) en sont des exemples bien connus. On peut observer de grands amas de ce granite en face de la baraque des Cinq Routes (au départ du chemin de la baraque des Bœufs) et sur la crête du Sattel (cotes 714 et 743), au-dessus du GR5.

Le GR5 passe ensuite devant la fontaine Léopold, délicieusement fraîche et toujours en eau. Ce chemin a malheureusement été transformé en route forestière. Mais il faut bien exploiter nos forêts.

(12) ELSASS (P.), VON ELLER (J.P.), STUSSI (J.M.), 2008. — Géologie du massif du Champ du Feu et de ses abords. Éléments de notice pour la feuille géologique 307 Sélestat. Rapport BRGM/RP-56088-FR, 184 p., 65 fig., 3 annexes.



Plan n° 2. **Affleurements géologiques.** Fond cartographique utilisé : plan n° 1 (simplifié) et carte géologique de la France, feuille de Molsheim, éditée par le BRGM. Explications dans le texte.

Des pancartes pyrogravées, plantées le long du sentier, décrivent la forêt et ses hôtes. Avant la fontaine Léopold, les amateurs de plantes peu communes découvriront dans le bas du talus une station de lycopodes (*Lycopodium clavatum*), plantes vasculaires très primitives, qu'on trouve çà et là dans nos montagnes. Ne les cueillez pas ! En arrivant sur le replat de la pépinière communale, on remarquera l'abondance des blocs de quartz laiteux, filonien, également caractéristique du granite du Kagenfels.

Bien des reliefs montagnards correspondent à des différences de nature rocheuse. Si l'état de la végétation le permet, essayez donc d'apercevoir l'ancienne carrière de granite de Barembach, dans la Grande Basse : hélas, une bosse bien boisée nous la masque, elle aussi formée de granite de Kagenfels. Mais, de l'autre côté de cette vallée, en face du débouché du ruisseau du Sec Trépoux et de celui du Canal, qui prend sa source sous l'ancien camp du Struthof, on a affaire à un autre granite, qui est précisément celui

qu'on exploitait dans l'ancienne carrière. C'est la première des bandes granitiques typiques du massif du Champ du Feu, orientées NE-SO. Cette bande affleure depuis Grendelbruch jusqu'à Fouday. Le nom de « granite de Barembach » lui revient de droit, puisque l'affleurement caractéristique est celui de l'ancienne carrière. Le GR5 traverse aussi cette bande, à l'ancienne ferme du Struthof, que les anciens patoisants de Barembach appelaient « Zybrinck » (la cense de Brinck, ou de Bringue). En montant vers le café-restaurant, puis vers le camp, on se trouve sur une deuxième bande granitique, celle du granite à enclaves dit « de la Serva ». Les enclaves sont des roches anciennes, mal digérées par ce magma, surgi des profondeurs au moment du plissement de la chaîne hercynienne (vers - 320 millions d'années).

La carrière de granite porphyroïde rose exploitée par les prisonniers du camp du Struthof et des ouvriers locaux, durant la deuxième guerre

mondiale, se trouve plus à l'ouest. Ce « granite de Natzwiller » forme un gisement en forme d'auréole, entre Neuviller-la-Roche et la baraque des Bœufs. Il provient d'un magma intrusif tardif, qui a pénétré dans le granite à enclaves. Il forme le relief du Rocher Louise (ou Pfriemenkopf). C'est à lui qu'on doit l'une des grandes curiosités du domaine forestier de Barembach, la Mer des Roches, située au-dessus de la baraque des Cinq Routes, le long des lacets d'un chemin d'exploitation (les Tourniquets).⁽¹³⁾ Le ruisseau avoisinant marque l'emplacement d'une faille : en descendant, on observe à sa droite les blocs de la Mer des Roches, entièrement formés de granite de Natzwiller, tandis qu'à sa gauche on trouve la bande de granite à enclaves (*voir le plan*). Le sable qui devait exister entre les blocs (arène granitique) a été emporté par les eaux de ruissellement, si bien qu'ils ont pu rouler librement les uns sur les autres. Mais, comme le montre le plan, ces mouvements ont été très limités puisque la bande de granite à enclaves située à cent mètres plus bas n'a pas été recouverte. Il s'agit donc essentiellement d'une altération en blocs arrondis, restés sur place.

Depuis le premier virage de la route du Struthof (D130), le GR532 permet de rejoindre la Mer des Roches, puis la baraque des Bœufs et ensuite, par la route forestière de Birley, le Mullerplatz. Mais, dans le bas de ce virage, on trouve aussi le départ d'un chemin qui descend directement aux Cinq Routes. De ce dernier carrefour forestier, quintuple, le chemin le moins visible et le plus raide descend dans la Grande Basse en rive gauche du ruisseau. C'était le seul itinéraire, à l'origine, pour redescendre au village avec une voiture chargée de bûches de bois, tous freins serrés (et les dents aussi). C'est « la Route Rapide » ! Avec Claude Jérôme, j'y ai rencontré ma première station de la fougère *Phegopteris connectilis*, que j'appelle la « fougère à moustache » en raison de la disposition de sa paire de pennes inférieures. Mais elle semble avoir disparu depuis. Pour ceux que la botanique n'intéresse pas, l'ambiance est des plus sauvages sur ce sentier humide et rocheux, tracé par nos ancêtres avant l'ère des pelleteuses mécaniques.

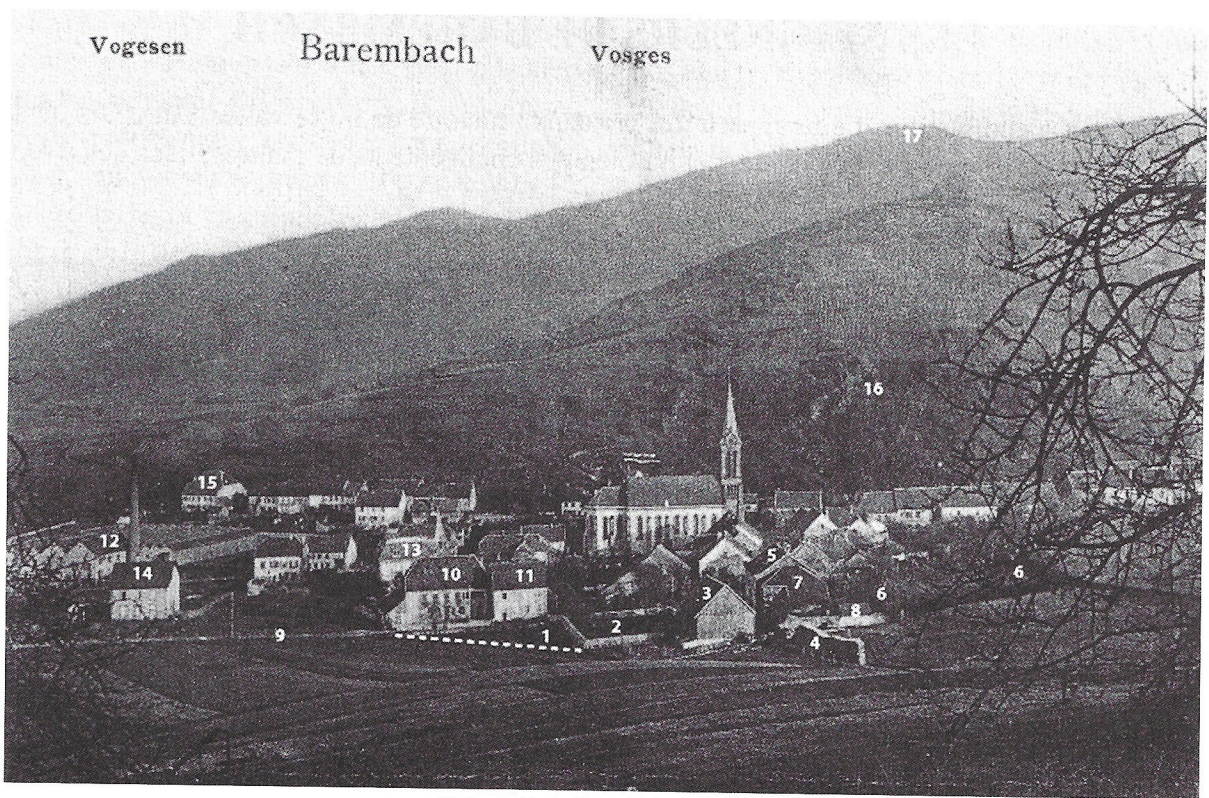
En redescendant vers le haut du village par la Grande Basse, on remarquera à la sortie des bois

(lieu-dit « le Premier Bois »), après une portion plus raide de la route, du côté gauche (SO), la dépression qui sépare la Côte des Byres du reste de la montagne (cours d'eau *en pointillé*, sur le plan). C'est peut-être une faille. Dans le flanc opposé de cette Basse, une autre dépression, encore plus humide, signale la frontière entre le granite de Barembach et des schistes anciens, qu'on aurait vue de près si l'on avait emprunté le chemin d'en face, qui rejoint la rue des Juifs, un itinéraire particulièrement recommandé.

Comme les affleurements de roches anciennes correspondent grosso modo à des époques géologiques de plus en plus récentes, depuis Breitenbach, dans le Val de Villé, jusqu'à Wisches, dans la vallée de la Bruche, Barembach ne présente sur son territoire qu'une petite partie de cette vaste série, d'âge dévonien moyen (autour de - 377 millions d'années, fin du sous-étage Givétien). Les roches sédimentaires se sont déposées dans un océan peu profond, à proximité des rivages. Les schistes de la partie supérieure de la Côte des Byres (cote 515) contiennent les empreintes bifurquées de plantes apparentées au lycopodes, qu'on a identifiées à l'espèce *Asteroxylon hostimensis*, dont on a trouvé parfois les extrémités en forme de crosses. C'est un fossile caractéristique du Givétien, une des premières plantes ayant vécu à l'air libre. Il ne s'agit que de fragments, entraînés par les fleuves dans la mer voisine.

Le premier rocher qu'on côtoie en montant depuis la place de l'église vers la Vierge présente des fragments de squelettes calcaires d'animaux marins récifaux de la même époque, les mêmes que ceux décrits dans la carrière de marbre de Russ. Ces débris de récifs font partie d'une strate plus récente que les schistes précédents : le poudingue de Russ (*voir le plan*). Il est formé de galets centimétriques et décimétriques, roulés dans le lit des fleuves givétiens, arrachés aux montagnes toutes proches (Vosges antéhercyniennes) et entassés dans les fonds marins, probablement à la suite d'éboulements. On peut observer ce poudingue le long du sentier qui monte aux Vignes avant la Vierge, dans les chantiers éventuels au-dessus de la rue des Oies et au col de la Hongrie (au sud du rocher du même nom, au pied d'un bouquet d'arbres). Tout le flanc de la vallée de la Bruche, depuis la rue des Oies jusqu'aux pâturages au-dessus de Schwartzbach, est constitué de poudingues de ce type. Le dernier étage dévonien, daté du Frasnien, correspond aux schistes gris, lie-de-vin ou verdâtres qui affleurent dans le talus du Rain des

(13) JÉRÔME (C.), 2007. – Une curiosité naturelle méconnue : la « mer des roches » de Barembach. L'ESSOR, n° 216 (décembre 2007), p. 3-5.



Collection de M. Daniel GROSHENS

Figure 2. Le bas du village avant 1908. Carte postale de G. Schmitt (n° 7521)

La maison de mes grands-parents Charles et Lisa Gyss ayant été construite (à l'emplacement 1), selon toute vraisemblance, pour leur mariage qui eut lieu en 1908, cette vue est plus ancienne. En effet, le mur du potager (2) du curé n'est jouté que par le « hallier » (3) de mon arrière-grand-père Clément Karle, boulanger-épicier-mercier. Le « rolle » de bois visible à côté (4) pourrait lui appartenir (chauffage du four à pain). Le presbytère (5), avec son grand jardin-verger à l'arrière (6), son apprentis en bois sur le côté (7) et un abri de jardin contre son mur ouest (8), se trouve dans l'état où je l'ai connu, jusqu'à sa transformation récente. La rue conduisant à Schirmeck (au premier plan, 9, avec un poteau électrique) n'est bordée que par la maison-forestière (10) et la maison (11) des Antoni. L'usine Glaszmann est présente (12), ainsi que le « château Aufschlager » (13, avec sa tourelle) et le « château Glaszmann » (14). Au fond, la rue du Bout des Oies montre (15) sa dernière maison (n° 22 actuel). La Haute-Roche (16) n'est pas encore aménagée en « Vierge ». À l'arrière-plan, la roche de la Hongrie (17) forme un sommet caractéristique. Les champs visibles au premier plan sont en terrasses, tandis que la rue (9) est bordée de champs de même niveau, orientés perpendiculairement aux premiers. En tirets, le trajet souterrain supposé de l'ancien ruisseau du vallon de la Croix, qui aboutit encore au coin du « mur du curé », mais a été ensuite canalisé et peut-être détourné.

Grives, en face de la cité scolaire, le long de la D204. Plus loin, vers Steinbach, on repasse dans des roches volcaniques.

Lorsque Mécatherm a réalisé son extension, la pelle mécanique qui a entaillé les pentes situées sous la rue des Oies, aménageant un angle droit pour permettre de construire le coin d'un bâtiment, a révélé à cet endroit la présence d'un dépôt fluvio-glaciaire sur les schistes frasniens. Des spécialistes sont venus l'inspecter. On y trouvait de gros blocs de grès vosgien, pouvant atteindre 1 m de diamètre, et des galets formés à partir des granites et des roches volcaniques caractéristiques de la Haute-Bruche. La rivière qui coulait alors ici, à 40 mètres plus haut que la Bruche

actuelle, avait donc une puissance énorme. On peut penser que ce dépôt remonte au moins à la dernière glaciation. Nous en avons conservé des photos et quelques échantillons. Mais l'affleurement n'est plus visible.

EN CONCLUSION

Les temps changent, nos villages se modernisent, mais chacun d'entre eux offre des trésors qu'il convient de partager avec les nouveaux habitants. En souhaitant que cette introduction suscite leur envie d'aller plus loin dans la connaissance d'un village, rappelons-le, plus que millénaire.

Jean MELLINGER

LA CARRIERE DE LA SECHE-COTE

La place Brandt, la place Kléber à Strasbourg, c'est bien loin de notre village, et pourtant, chaque fois que vous les traversez, c'est un peu dans Barembach que vous passez. Eh oui, saviez-vous qu'une grande partie des places et des rues de l'est de la France étaient recouvertes de pavés provenant de notre carrière de granite ?

Non ? Nous allons donc retracer pour vous l'histoire de cette carrière.⁽¹⁾

Dès le XIXe siècle, quelques-uns de nos ancêtres confectionnent déjà des pavés destinés aux rues de notre village, des pavés d'un granite dur, sain, inaltérable, comme il en est peu dans notre région. En 1925, ses cristaux éclatants éblouissent un entrepreneur strasbourgeois, Pierre Mathis, qui lance l'exploitation industrielle de ce site, à la Sèche-Côte.⁽²⁾ Pierre Mathis dirige la Société d'Exploitation de Carrières (à responsabilité limitée), 18 rue des Veaux, à Strasbourg.

Le site occupe les parcelles 33 et 34, soit 2 ha 23 a 89 ca. Il appartient à la commune de Barembach.



(1) L'historique de cette carrière a été publié par Sébastien Manné⁽³⁾, d'après les souvenirs de Jean Marchal, qui y a travaillé durant 10 ans comme mousse, puis artificier. Ce récit a été repris dans Barembach Informations. Nous en donnons ici une version modifiée et enrichie de nouveaux témoignages. Les informations sur les autres ouvriers et sur la Cantine sont originales, tirées des souvenirs d'André Charlier et de Mme Rose Grisnaux (La Broque), petite-fille de Florent Marx. Des informations complémentaires (copie manuscrite du rapport de 1950) nous ont été fournies par M. Jean-Benoît Moro. Nous adressons nos sincères remerciements à toutes ces personnes.

(2) Voir le plan de situation dans l'article de présentation de Barembach, par Jean Mellinger, dans ce même numéro de l'Essor.

Un rapport signale la présence, dès 1933, d'une maison d'habitation, sur un terrain privé voisin : c'est sans doute celle qu'on appelle « la Cantine », toujours en place actuellement. La famille de Louis Charlier l'a occupée. Elle servait aussi à loger d'autres ouvriers et à réchauffer leurs repas, d'où son nom.

Les géologues ont d'abord donné à cette roche le nom de « granite de Grendelbruch– Fouday », mais il se présente sous sa forme la plus typique à la carrière de Barembach. Il mérite donc le nom de « granite de Barembach ». Sous la forme d'une variété rose, on peut aussi l'observer à la sortie de Rothau vers Natzwiller, où il forme la « roche du Corbeau ».

M. Mathis embauche des hommes de Barembach et de Fouday. Ces derniers avaient déjà l'habitude de façonner des pavés dans le même granite, au Trouchy ou ailleurs dans le Ban de La Roche. C'était aussi l'époque de la construction de la voie ferrée Schirmeck–Saint-Dié, à laquelle des ouvriers étrangers ont œuvré. Des Italiens et des Allemands, spécialistes du travail de la pierre, complètent l'équipe. Des Allemands, des Polonais et des Italiens y travaillaient encore avant 1940. En tout, 85 ouvriers, bien solidaires compte tenu du danger et de la dureté de la tâche, une vraie bande de copains comme le montrent les photos ci-jointes.

Ils travaillent à 1 km et demi du haut du village, à 500 m d'altitude, par tous les temps, protégés par des bâches que l'on tend quand il pleut trop fort ou qu'il neige. Plus tard, on a construit des abris en bois au bord de la plate-forme qui domine la halde⁽⁴⁾. La pente de la Sèche-Côte est attaquée à coups d'explosifs. Sinon, le travail se fait entièrement à la main, six jours par semaine et à raison de 10 heures par jour. Comme on est payé à la tâche, on ne chôme guère : chaque « coupeur de pierre » parvient à tailler 500 pavés de 10 x 10 cm pendant ses 10 heures de travail quotidien.

(3) MANNÉ (S.), 1999. – Reconquête paysagère et valorisation du patrimoine communal de Barembach. Rapport de stage, DESS Sciences de l'Environnement, Université Louis Pasteur, Strasbourg, p. 73–76.

(4) Halde : tas créé par les déchets d'une mine (ici, déchets de taille des pavés, etc.).



Collection André CHARLIER

Ouvriers à la carrière, entre 1926 et 1933, durant la pose. On a identifié : à droite des rails, Florent Marx (casquette, bouc, jambières de cuir), (x) Lucien Charlier, (o) Louis Charlier. Le premier ouvrier assis à gauche serait Johann Knödlseger.

À côté d'eux s'activent les « mineurs », aidés par des apprentis de 14 ans appelés les « mousses ». Leur tâche consiste à enfouir les explosifs à 3 m de profondeur dans les parois qui dominent le fond de carrière. Avant 1926, cela se faisait encore à la force du poignet. Imaginez un groupe de trois hommes, l'un chargé de tenir une énorme barre à mine, les deux autres frappant à tour de rôle avec de lourdes masses pour enfoncer la barre. En 1926, l'installation d'un groupe électrogène permet l'emploi d'un compresseur et de marteaux-piqueurs.

Des marteaux-pilons permettront aussi de découper mécaniquement la roche. Les rendements passent à 800–1 200 pavés par jour et par personne. Que dire du temps de travail, qui ne diminue pas pour autant. La besogne se fait à présent par équipes, se relayant jour et nuit, et les dimanches sont souvent amputés d'une demi-journée !

En 1928, la carrière est rachetée par les établissements Calley. En 1933 (contrat de location du 25 janvier), la société Wenger Petit et Cie (Schirmeck) reprend l'affaire. C'est l'exploitant de la carrière Wenger et Petit de Hersbach, actuellement désaffectée (celle de gauche, en regardant la montagne). Cette compagnie exploite aussi des granites à Blancherupt, Solbach et Belmont, ainsi que les grès de Champenay. Mais la grande époque de la carrière

de Barembach s'achève. La concurrence se fait de plus en plus rude. La guerre de 1939–1945 interrompt l'exploitation. Après la guerre, il n'y a plus guère qu'une vingtaine d'ouvriers. Malgré plusieurs changements de direction, l'activité cesse définitivement en 1950. À cette date, un rapport d'expertise du 25 octobre signale qu'un effectif moyen de 12 ouvriers permanents s'y trouvait employé, dont un chef de carrière, un mineur, un forgeron-mécanicien, deux rocteurs⁽⁵⁾, deux épinceurs⁽⁶⁾ et trois manœuvres. La production moyenne était de l'ordre de 10 tonnes par jour (pavés Garibaldi, pavés mosaïque, blocs bruts pour enrochement, moellons de construction, hérisson pour chaussées). En 1937, dernière année d'exploitation normale, 1 516 tonnes de produits ont

été livrées aux divers clients (Ponts et Chaussées, communes, Service de la Navigation du Rhin, particuliers). Ce rapport a été rédigé en vue d'une demande de dommages de guerre par Wenger Petit et Cie.



Collection André CHARLIER

Ouvriers à la carrière, entre 1926 et 1933, en plein travail sur les blocs. On a identifié : à droite, Florent Marx, (x) Lucien Charlier au marteau piqueur, (o) Louis Charlier, et Johann Knödlseger tenant son marteau de la main gauche (devant, au milieu).

(5) Rocteurs : ouvrier qui détache la roche dans des conditions n'exigeant pas de boisage.

(6) Épinceurs : façonneur de pavés.

La présence du chef de carrière Florent Marx sur les photos nous a conduits à retracer l'extraordinaire histoire de sa famille. Il est né en 1885 à Affreville, près d'Alger, fils d'un boulanger dont le père était originaire de Dinsheim-sur-Bruche. Sa mère, Maria Victorine Brignon, est née à Barembach. À la suite du décès de son mari, elle décide de retourner dans son village natal. Au cours de la traversée, deux de ses enfants meurent du typhus. Florent est le seul survivant. Sa mère se remarie à Barembach, où la famille va se fixer. Florent lui-même s'y marie en 1910. Il aura trois enfants, nés en 1911 (Georgette), 1914 et 1916.

À 31 ans, Florent devient le chef de la nouvelle carrière de Barembach. Sa fille Georgette fera fonction de secrétaire comptable. Son futur époux, Johann (Jean-Baptiste) Knödlseeder, est un jeune tailleur de pierre bavarois, originaire de la région de la « Forêt bavoise », où l'on exploite aussi le granite. Son contrat de travail avec Pierre Mathis date du 4 décembre 1926. Il est logé et nourri chez les Idoux, à Schirmeck. D'autres jeunes Allemands sont embauchés. Comme leur chef Florent, ces jeunes gens se rendent à la carrière en moto. Ils sont bien reçus dans la famille de Florent Marx. Georgette et Jean-Baptiste se marient en 1929. Ils auront trois enfants, nés en 1929, 1931 et 1933.

À cette date, Jean-Baptiste est embauché par Joseph André (Schirmeck) pour travailler à la carrière du Blancrupt, de l'autre côté du Donon. Il demande la nationalité française. Hélas, la déclaration de guerre interrompt la procédure. Jean-Baptiste veut servir la France et s'engage dans la Légion étrangère en 1939. Mais l'armistice du 22 juillet 1940 imposé par l'Allemagne oblige à réduire l'armée française à quelques « unités de travail » localisées en zone libre et désarmées. Jean-Baptiste est

finallement démobilisé à Agen en août 1940. Il prend la précaution de renvoyer son livret militaire à son épouse, qui le fait parvenir au parrain de son fils, Joseph Horn, à Barembach (rue du Heydé), qui le cache dans le sol de sa maison. Mais la famille Horn est expulsée par les Allemands et cette maison est détruite le 10 septembre 1944 par la chute de la forteresse-volante (bombardier américain B24) qui s'écrase juste à côté. On ne retrouvera pas ce livret.

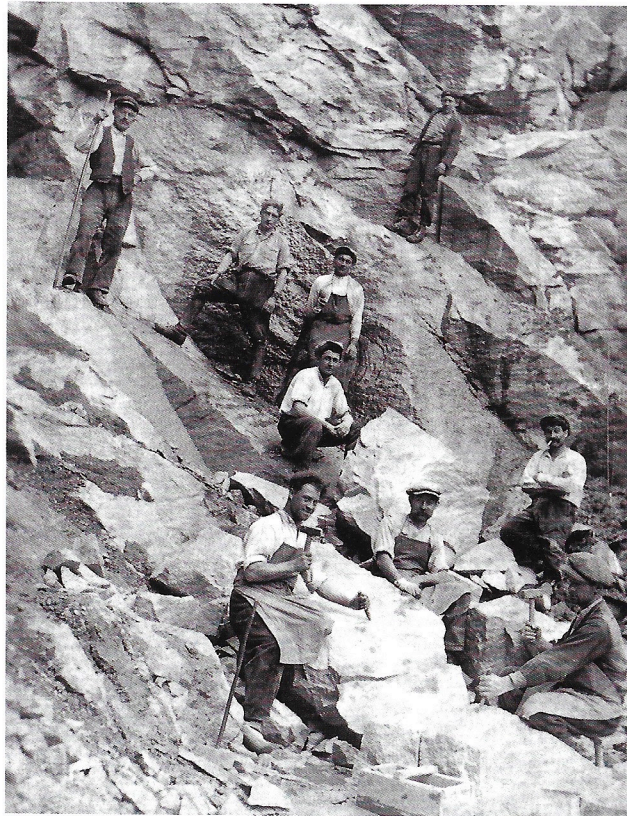
Jean-Baptiste, qui est considéré comme un déserteur par le régime nazi, se retrouve interné au camp de Ravensbrück, puis incorporé dans l'armée allemande et employé à divers travaux forcés (commandos) en Alsace. Il s'en échappera à la Libération, pour se voir emmené par deux gendarmes au camp du Struthof ! Il sera finalement libéré, naturalisé (1951), et son nom sera francisé en Knoedlseeder.

Pendant ce temps, son beau-père Florent Marx, employé à la carrière Douvier de Hersbach, ravitaille en secret les prisonniers du camp de Schirmeck qui y travaillent avec lui. Il facilite aussi leur évacuation. Une dénonciation lui vaut de les rejoindre dans ce même camp le 6 juillet 1944. Le camp est évacué à Gaggenau en novembre. Blessé dans ce camp de concentration le 15 février

1945, Florent sera pensionné comme invalide de guerre. Le camp de Gaggenau est libéré le 30 mars 1945 et Florent revient à Barembach.

Depuis quelques années, la vaste plate-forme de l'ancienne carrière, bien ensoleillée, a été aménagée par la commune de Barembach pour servir de lieu de loisirs, sur réservation. Une baraque très spacieuse vous y attend (<http://www.barembach.fr/html/gallerie.php>). Mais n'allez surtout pas dans la carrière elle-même : le danger d'éboulement est trop grand !

André CHARLIER et Jean MELLINGER



Collection Rose GRISNAUX

Ouvriers à la carrière, entre 1926 et 1933, en plein travail. On a identifié : debouts au milieu, Johann Knödlseeder (blond, jambières de cuir) et son ami Emil Leiss (brun, tablier de cuir). L'homme debout tout en haut est peut-être Eugène Karl, de Barembach.

HISTOIRE DES CAFES DE BAREMBACH

Après la deuxième guerre mondiale, Barembach avait encore quatre cafés :

1. le café Walter (« *A la Couronne verte* »), près de l'église (actuellement n° 5 rue du Presbytère) ; c'est le seul qui reste encore ouvert ;
2. le café Didier (devenu « *Restaurant de la Poste* »), au milieu du village (23 rue Principale) ;
3. le café Karle (« *Café du Soleil* »), un peu plus haut et en face (25-26 rue Principale) ;
4. le café Suzan (« *Café des Vosges* »), 59 rue Principale, peu actif déjà dans les années 1950-60.

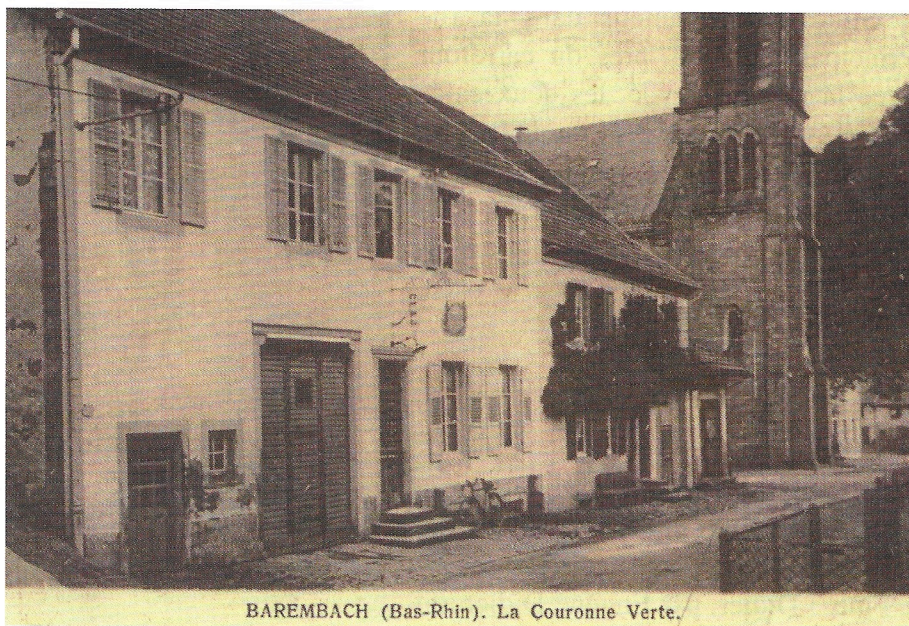
Nous disons « cafés », mais autrefois c'étaient des « auberges ». On « allait à l'auberge », ou plus exactement « chez Walter », ou « chez Karle », « chez Didier », « chez Suzan », boire un coup ou jouer ! Tout particulièrement le dimanche après la grand-messe, où un grand nombre d'hommes considéraient cela comme un rite immuable.

Le café Walter est un centre permanent de la vie sociale du village. C'est le seul débit de tabac, le seul dépôt de journaux (*Dernières Nouvelles d'Alsace*) et de magazines, la seule antenne du PMU et le siège social du club de football local. Dans la cour située à l'arrière, on jouait parfois à la pétanque. Dans la grande salle, on peut jouer aux cartes. Une autre salle est réservée aux réunions privées. Pour les enfants, il y a des friandises. Ce café est tenu depuis 1990 par Mme Martine Boutelant, fille de Mme Madeleine (« Mady », née Walter) et M. Lucien Charlier.

L'histoire de ce café et de la famille Walter a fait l'objet d'un article de Claude Jérôme.⁽¹⁾ La licence date du 1er avril 1890. Le premier tenancier, Charles Walter (1865–1951), originaire de Sélestat, succéda à l'industriel Camille Glaszmann comme maire du

village, puis fut élu conseiller général du canton de Schirmeck. En 1951, son fils et successeur Henri Walter (1896–1960), distillateur de profession, confia la gérance du café à son épouse Marie. La francophilie ouvertement affichée du fondateur et de son épouse Eugénie (née en 1876 à Saint-Dié) entraîna leur emprisonnement et la fermeture de l'établissement (1915–1918). Il en fut de même pour leurs successeurs (1940–1944). Mady Charlier assura la direction du café de 1966 à 1990.

L'état primitif du bâtiment est représenté sur la carte postale ci-jointe, qui date d'avant 1940. La partie gauche fut d'abord agricole, mais ici le premier étage semble déjà habité. Charles Walter avait reçu la médaille du Mérite Agricole pour ses efforts en



BAREMBACH (Bas-Rhin). La Couronne Verte.

Le café Walter, état originel du bâtiment. À droite, avant le corps-de-garde et la route qui tourne à gauche de l'église, on aperçoit la maison du charron Joseph Douvier, avec son magnifique poirier en espalier, qui existe encore.

faveur de la sélection de bovins. L'écurie fut transformée ensuite en un bureau, ouvert sur la rue par une grande baie. La porte de grange donnait accès à une salle de bal et de théâtre située à l'arrière du café. Dans les années 1950, un premier incendie a détruit ces annexes. On a réutilisé le terrain pour construire d'autres habitations à l'arrière.

Un autre incendie, en avril 1996, a détruit le haut de l'immeuble et entraîné la fermeture provisoire du café. La salle du café était à peu près indemne. Mais

(1) JÉRÔME (C.), 1992 – Le bistrot aux fresques. (Un centenaire à Barembach). L'ESSOR n° 154 (mars 1992), p. 16–17.

il a fallu restaurer les belles peintures à huile (et non pas des « fresques ») qui décorent son plafond et ses murs. Réalisées de 1891 à 1899 par Camille Braun, décorateur et artiste-peintre de Saint-Dié-des-Vosges et beau-frère de Charles Walter, elles ont été restaurées après cet incendie par les soins d'un spécialiste bien connu des musées de la Ville de Strasbourg, M. Guy Vetter. Ce sont des témoins précieux et charmants du style Belle Époque, uniques dans la vallée de la Bruche. L'interdiction de fumer dans les locaux ouverts au public, depuis 2008, a sans doute préservé ces décors d'une autre dégradation. Le bâtiment a été reconstruit en 1996-97 suivant un plan modifié. Le passage vers l'arrière occupe l'emplacement de l'ancien bureau. Une fenêtre supplémentaire est apparue à gauche de la porte d'entrée du café, là où s'ouvrait la porte de grange. Les combles ont été aménagés.

Situés à mi-hauteur dans la rue Principale actuelle, près du carrefour avec la rue du Heydé, les deux cafés Didier et Karle, voisins l'un de l'autre, étaient autrefois très animés. On y jouait aux quilles, au billard, et on y dansait au son des premiers tourne-disques.

Le **café-restaurant Didier** a appartenu à la famille Duva (ou Duwa, au 19^e siècle) jusqu'en 1904. Son origine est inconnue, mais sans doute beaucoup plus ancienne. Il a été racheté à cette date, d'après notre concitoyenne plus que centenaire, Mme Joséphine ("Fine") Didier, par Eugène Didier, dit « le gros Didier », qui boitait un peu à la suite d'un accident. On le voit sur la photo de la fanfare de Barembach, prise en 1923 devant le monument aux morts, à gauche du porte-drapeau, dans l'ouvrage du curé Charles Pabst.⁽²⁾ Ce café avait la seule cabine téléphonique publique du village jusque vers 1960, d'où son nom de « *Café-restaurant de la Poste* ». Ses propriétaires recevaient et diffusaient les télégrammes. Lorsque la mairie n'avait pas encore de téléphone, il fallait se déplacer à la mairie pour que le secrétaire ou le maire viennent prendre l'écouteur !

(2) PABST (Ch.), 1969. – Histoire de Barembach. Imprimerie J. Girold, Schirmeck, 54 p.

Eugène Didier eut deux fils : Eugène (II) et Paul.

Eugène Didier (II) était instituteur à Natzwiller, une commune dialectophone. Il avait épousé une fille de Barembach, Marie Werner, sœur d'Henri et Madeleine Werner, enfants d'Emile Werner. Emile et Henri ont été instituteurs et organistes à Barembach, de père en fils. Marie est morte de la tuberculose vers 1925 et n'a pas eu d'enfants. Les sœurs Madeleine Hornung et Charlotte Mellinger (nées Gyss) se souvenaient d'une excursion scolaire à Natzwiller où les petites écolières francophones se sont bien amusées en entendant les écoliers du crû chanter avec un lourd accent le chant patriotique français bien connu : « *Foissi fenir le chour te kloiaare...* » ! (Tout le monde aura compris)



Le café-restaurant de la Poste.

Photo Jean MELLINGER 2010

Le second fils, Paul Didier, hérita du café. Il épousa Joséphine ("Fine") Marchal, dont les parents habitaient au n° 13, rue des Oies. Paul était membre de la chorale de l'église : on l'aperçoit sur toutes les photos de l'ouvrage du curé Pabst. Ils eurent trois enfants : Jean, champion de tennis formé et employé comme cadre d'usine par Roland Glaszmann, un autre fils décédé en bas âge, et Paulette épouse de Jean Singuerlet (garage près du cimetière).

Jean Didier est mort subitement, à environ trente-cinq ans, laissant son épouse Odette avec trois enfants, parmi lesquels Philippe Didier, héritier du café. À la suite du décès de Philippe dans un accident de la route, le café et le restaurant ont été repris



(Photo Jean MELLINGER)

Bas-relief « Bacchus » placé au-dessus de l'entrée du café de la Poste (vue récente)

en location. L'établissement a fermé en mars 1996, rouvert en 1997, puis fermé de nouveau.

Une carte postale ancienne du village⁽³⁾ représente ce café, en encart, avec la légende « Wirtschaft Duva, Auberge ». Éditées par Georges Schmitt (Schirmeck), ce genre de cartes, souvent utilisées pour rédiger un courrier, servaient de publicité. Dès cette époque, ce café était un restaurant, comme l'indique l'enseigne « Gasthaus – Restaurant » visible au-dessus du rez-de-chaussée, sur la moitié gauche de la maison. La moitié droite, agricole, n'a pas changé, sauf le pignon muni d'un treuil qui sera ajouté plus tard pour permettre de hisser les ballots de foin directement dans le fenil. Les Didier ont rajouté une aile au bâtiment, encore plus vers la gauche. Elle servait de restaurant, tandis que le vieux café servait de bar. Comme il est de règle, la photo met en

scène un grand nombre de personnages endimanchés, censés représenter la clientèle. Derrière une table posée dans le caniveau, un premier rang de cinq musiciens, assis, en pantalon blanc, jouent d'instruments en cuivre. L'homme debout à droite est sans doute leur chef (casquette d'uniforme, montre de poche avec chaîne). Près de lui, deux fillettes en robes claires et portant chapeaux. D'autres fillettes se tiennent à l'arrière, vêtues de robes plus sombres. Une femme adulte porte également une robe claire. Le deuxième rang derrière les musiciens est occupé par sept garçonnets, qui portent des canotiers. Au fond, plusieurs adultes, portant des chapeaux de feutre. Deux hommes occupent l'embrasure de la porte d'entrée. Celui de gauche pourrait être un garde-forestier (képi et cocarde). Enfin, deux petites enfants sont assises sur le rebord du trottoir, devant la porte de grange. Le texte est rédigé en alsacien et ne manque pas de saveur.

Le café Karle a fermé ses portes en 1953. Il appartenait à Joseph Karle et à son épouse Marie (née Didier). Après en avoir assuré l'exploitation



Barembach (Côte des Vignes) et l'auberge Duva (vers 1900). Carte postale adressée par un excursionniste de passage, un certain Henri Gäth, en alsacien, à un ami strasbourgeois. Date de la poste illisible (Schirmeck, 1210...). Traduction partielle : « Salut à tous ! À l'endroit marqué d'une croix, tu devrais venir un jour. C'est là que se trouve le (Hütthof). C'est vraiment chouette. Et pas besoin de (hawe?) ses chaussettes ». Entre parenthèse, les termes dont le sens nous échappe.

(3) Aimablement prêtée par M. Daniel GROSHENS, Barembach.

durant quelques années après la mort de son mari en 1946, aidée par ses filles, Marie loua les locaux à la Coop, qui en confia d'abord la gérance à Alexandre Didier, deuxième du nom. Le local commercial a changé plusieurs fois de gérant. En dernier lieu, il a servi d'atelier de couture. La maison a été divisée en plusieurs appartements.

En 1904, ce café figurait déjà, en encart, avec la légende « Wirtschaft Wiedeman Auberge », sur une carte postale de Barembach éditée comme la précédente par Georges Schmitt..

Les Wiedemann n'étaient sans doute pas originaires de Barembach. Ce patronyme est actuellement très rare dans la vallée de la Bruche. Dans *L'Essor* n° 174 (mars 1997, p. 8–10), Christian Cuny a fait l'historique d'une famille Wiedemann originaire de Rothau, qui a fondé (Jean Wiedemann, 1750–1837) dans cette ville et tenu une auberge à l'enseigne « *Aux Deux Clefs* », de 1779 à 1912. En 1871, cet établissement devint même un hôtel (« *Hôtel zu den zwei Schlüsseln* »). Il fut cédé ensuite à d'autres propriétaires, qui l'ont exploité jusqu'en 1951. Le bâtiment a été détruit vers 1980.

Un seul de ces Wiedemann avait pour prénom Eugène. Il a vécu de 1817 à 1911. C'est le troisième enfant de Jean-Frédéric Wiedemann (1777–1857), successeur et fils unique du fondateur de l'établissement. Est-ce lui l'aubergiste de Barembach, en 1904 ? Son frère Frédéric-Adrien (1814–1890), cuisinier, avait repris l'auberge familiale de Rothau. On dit aussi que cet Eugène Wiedemann avait, comme deux autres de ses frères, aidé son père, serrurier, à développer une entreprise de construction mécanique en relation avec l'industrie textile. Il se peut qu'il ait acheté l'auberge de Barembach, à une date qu'il faudrait préciser.

Plus tard (en 1911 ?), l'auberge Wiedemann de Barembach a été rachetée par un membre de la famille Diem, de Natzwiller. Cette vente était sans doute consécutive au décès d'Eugène Wiedemann, car on dit que sa veuve a vécu à Barembach, dans une maison de la rue du Douar : Madeleine Hornung et Charlotte Mellinger (nées Gyss, en 1908 et 1911, au n° 1 de la rue du Douar actuelle) disaient l'avoir connue.

Durant la guerre de 1914–18, les affaires n'ont sans doute pas été florissantes, même s'il y avait des troupes allemandes en cantonnement dans le village. Les maris et les fils étaient incorporés dans les

armées allemandes. Après le retour de l'Alsace à la France, Alexandre Didier (premier du nom), un important voiturier-paysan de Barembach, a racheté l'auberge Diem. Alexandre Didier avait neuf enfants, Marie étant le second.

Joseph Karle, voiturier-paysan lui aussi, était le quatrième des huit enfants de Clément Karle (1859–1923), le boulanger-épiciier-mercier de la rue du Presbytère, dans le bas du village (n° 9 actuel). Alexandre leur remit l'auberge en pleine propriété. La maison permettait d'y loger des chevaux, et Joseph devint donc voiturier-paysan-cafetier.

Vers l'automne 1922, la maison fut presque entièrement détruite par un incendie. Après sa reconstruction, l'auberge Karle ressemblait encore à celle des Wiedemann, telle que nous la connaissons par la carte postale de 1904.

A partir de 1932 et jusqu'en 1939, le café fut exploité par le troisième enfant d'Alexandre Didier, Paul-Alexandre Didier, et son épouse Bernadette, née Verlet. L'auberge fut alors largement agrandie par la construction de toute son aile sud, comportant une grande salle pour le café, salle transformée plus tard, en 1953, en un magasin d'alimentation de la Coop. Les Karle gardaient pour leur usage privé l'ancien local, avec son escalier et son entrée. Un nouvel escalier donnait directement accès à la nouvelle salle du café.

A partir de 1939, le café fut de nouveau exploité par les Karle. Le 4 août 1944, suite à la désertion de leur fils René, le café fut réquisitionné par les autorités allemandes et transformé en magasin de ravitaillement de l'armée. René avait été incorporé de force dans la Wehrmacht à l'âge de 17 ans. Il s'en était échappé en Italie, avant de rejoindre l'armée française, en passant par un maquis en Toscane. Le café a rouvert après la libération du village, à l'automne 1944. La population environnante s'était réfugiée dans les vastes caves en prévision d'éventuels combats pour la Libération, mais les Allemands se sont enfuis devant les troupes américaines, sans combattre. Parmi les réfugiés se trouvaient Albert, administrateur provisoire FFI de la commune, et son épouse Madeleine Hornung, avec leur fils Jean-Paul âgé d'un an.

Le café Suzan n'a laissé que des traces en façade, au n° 59 de la rue Principale. Il y a deux entrées. Celle de gauche, privée, n'était guère utilisée. L'escalier de droite, qui donnait directement accès

dans la salle du café, n'a pas changé. L'ancien maire de Barembach, Geneviève Wernert, et son mari René, nous ont fourni en 1997 certains des renseignements qui suivent, sauf la photo, que nous avons prise de l'extérieur.

On peut encore déchiffrer les enseignes successives, dans une peinture très délavée. La plus récente, qui recouvre en partie la ou les plus anciennes, indique : « *Café des Vosges* (ligne supérieure) – *Xavier SUZAN*



Façade du café Susan (1997)

Photo Jean MELLINGER

(en dessous) – *Bière Perle* (à droite) ». Le côté gauche montre la silhouette d'une tour en forme de gratte-ciel, duquel pend une banderole : sans doute la marque d'une bière. Au-dessus de cette enseigne, une inscription encore plus grande « *Xavier SUZAN* », encadrée de symboles non identifiés ; à gauche on voit un losange rouge. Le début d'une autre grande inscription, bleue à lettres creuses, dépasse de la vignette de la nouvelle enseigne, du côté gauche : « *Café B* » (le reste est recouvert). Que signifie ce B ? C'est un mystère.

Le premier propriétaire connu était appelé « le gros Bédot », de son vrai nom Pfister. Barbu et ventripotent, il impressionnait. Passionné de chasse, il a sans doute inspiré le décor intérieur du café : un magnifique buffet sculpté (chasseur avec fusil sur l'épaule, cerfs), des trophées de cervidés au mur, une fouine ou un autre mustélidé, empaillé, etc.

Sa fille Germaine Pfister épousa Xavier Suzan, originaire de Scherrwiller, à l'accent alsacien. Ils reprirent l'affaire vers 1925-1930. A l'époque, on allait « Chez Germaine » ou « Chez Suzan ». Déjà relativement désert dans les années 1950, ce café a fermé vers 1960, à la mort de Germaine.

Germaine Suzan née Pfister eut deux fils, l'un tué à la guerre, l'autre décédé assez jeune suite à une maladie. Ce dernier a laissé une veuve, Léonie Françoise Suzan, qui en 1997 habitait encore dans la

maison, où toute trace des installations du café avait disparu. Elle nous a aidé à reconstituer l'agencement du café, avec M. et Mme René Wernert.

En entrant, on trouvait du côté droit une série (2-3) de tables, scellées au plancher comme chez Walter, et de forme identique. A gauche, en face des tables mais laissant un large espace pour danser, un comptoir protégé par un panneau. On servait par un petit guichet. Le grand pavillon du phonographe en émergeait. Dans son prolongement vers le mur du fond se dressait le splendide buffet sculpté, disparu depuis. Une porte opposée à l'entrée conduisait derrière la maison.

Au printemps 1996, juste avant la fête du village, Barembach se retrouvait sans cafés ni restaurants, sauf l'hôtel-restaurant « *Château de Barembach* », essentiellement fréquenté par une clientèle étrangère huppée. Le café Walter, incendié, a cependant ouvert à cette occasion un bar en plein air pour cette journée mémorable, parmi les vendeurs du marché aux puces alignés de part et d'autre des rues centrales. Le café a rouvert en février 1997. Le café-restaurant de la Poste fut rouvert dès l'automne 1996. Une exposition sur le thème des cafés du village a été présentée au public, dans la bibliothèque municipale, lors de la fête de Barembach, les 3 et 4 mai 1996.

Jean et Laure MELLINGER